

La frontière en Nouvelle-France

Perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien

Jean Blain

Volume 25, Number 3, décembre 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303096ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303096ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Blain, J. (1971). La frontière en Nouvelle-France : perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25(3), 397–407. <https://doi.org/10.7202/303096ar>

NOTE CRITIQUE

LA FRONTIÈRE EN NOUVELLE-FRANCE

PERSPECTIVES HISTORIQUES NOUVELLES À PARTIR D'UN THÈME ANCIEN

En histoire la valeur d'un modèle d'explication se mesure à sa capacité de faire école, de susciter l'antithèse et finalement de s'imbriquer, souvent après s'être adouci, nuancé, transformé et morcelé, dans les cadres de ce que l'on peut appeler l'interprétation dominante d'une époque historiographique.

Chacun sait que dans l'historiographie américaine, au début du siècle, le frontérisme — idée très riche parce que très simple, axée en dernier ressort sur la seule opposition des disponibilités de l'Ouest et des préorientations de l'Est — eut un caractère obsessionnel et suscita de violentes querelles dogmatiques. Puis peu à peu, le calme revenant, on perdit de vue la thèse dans ce qu'elle a de rigoureux et d'absolu. Mais, en même temps, l'opposition Ouest-Est imprégna profondément l'historiographie américaine, en revêtant de multiples formes : démocratie-oligarchie, égalitarisme-hiérarchisme, ressources illimitées-ressources restreintes, etc. Chacune de ces formes se raffina au contact d'éléments provenant d'autres schémas explicatifs. Aujourd'hui il serait à peine exagéré de dire que toute l'historiographie américaine est plus ou moins marquée, non par le *Turnerisme* comme tel, mais par la dialectique Ouest-Est qui en est le fondement.

Au Canada, le frontérisme eut un sort assez semblable, si on excepte les débats théoriques acrimonieux. Il informe avec cohérence l'œuvre de Lower, provoque la contrepartie du "métropolitisme"¹ chez Creighton et donne naissance, par le biais des virtualités économiques de l'Ouest, à la thèse du *staple* diffusée par Innis. On n'a guère de peine à en trouver des éléments dans la production courante qui cherche à expliquer le développement historique de la société canadienne.

¹ Le "métropolitisme" procède aussi de la dialectique Ouest-Est. Mais le rapport entre la frontière et le centre *métropolitain* de l'Est n'est pas le même que dans le développement américain. La frontière constitue ici un arrière-pays, support économique de l'Est. De par sa valeur elle reste sous contrôle étroit de l'Est. En ce sens, le mouvement se fait de l'Est à l'Ouest. C'est pourquoi on peut parler de contrepartie du frontérisme. Voir note suivante.

Que son influence soit beaucoup moins visible chez les historiens canadiens-français, c'est un fait indéniable. Déjà en 1954, J. M. S. Careless étudiant le frontiérisme dans l'historiographie canadienne² renonçait à l'avance à s'aventurer dans la production des historiens canadiens-français, alléguant que les deux groupes avaient conçu leur œuvre comme "deux entreprises séparées". Une toute récente compilation de documents et de textes d'historiens sur le frontiérisme au Canada n'a pu offrir qu'un seul extrait d'œuvre historique (et de vulgarisation encore !) de source française.³ Admettons que ni Careless ni le compilateur Michael Cross ne se soient donné beaucoup de mal, et qu'avec un peu de connaissance de l'historiographie canadienne-française, il eût été possible de citer un meilleur extrait que celui de MM. Casanova et Douville. Il n'en reste pas moins vrai que le choix n'est pas abondant.

Jusqu'à récemment, et aujourd'hui encore pour un bon nombre d'entre eux, nos historiens canadiens-français de la période anglaise sont restés étroitement liés à la conception politico-nationale du développement de la vallée du Saint-Laurent, de sorte que la dialectique conquérant-conquis a pu les rendre réfractaires à l'influence du frontiérisme. Il n'y a guère que l'œuvre de Ouellet qu'on peut rattacher, via la particularisation canadienne du "métropolitisme", au thème de l'opposition Ouest-Est. Admettons pour le moment que l'urgence d'une approche nationaliste justifiait suffisamment le retard historiographique.

Mais comment expliquer que les historiens canadiens-français de la Nouvelle-France se soient montrés aussi indifférents que ceux du Canada d'après la Conquête à l'hypothèse de la frontière ? Pourtant, et l'histoire et une certaine historiographie de la Nouvelle-France auraient dû les y prédisposer.⁴ Dans l'œuvre

² J. M. S. Careless, "Frontierism, Metropolitanism, and Canadian History", *The Canadian Historical Review*, XXXV, no 1 (mars 1954) : 1-21.

³ Michael S. Cross, ed., *The Frontier Thesis and The Canadas: The Debate on the Impact of the Canadian Environment*, collection *Issues in Canadian History* (Toronto, 1970).

⁴ Jusqu'à maintenant ce sont des historiens américains ou anglo-canadiens, sans spécialisation particulière en Nouvelle-France qui se sont penchés sur le problème de la frontière canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le fait est en soi révélateur. Il montre que de prime abord, la Nouvelle-France constituait un beau "cas" à étudier. Malheureusement, le manque d'information de ces historiens fut cause de résultats bien piètres. A travers Parkman, la Nouvelle-France devenait une preuve manifeste de l'ineptie du *Turnerisme*. Par ailleurs, la glanure ici et là des traits de mentalité des Canadiens semblaient corroborer la thèse. Mais tout cela

écrite, ils ont toujours manifesté un intérêt longtemps stérile mais quand même plus soutenu que leurs confrères du Régime anglais, pour la société canadienne, là où précisément le frontérisme avait le plus de chances de donner prise. Le texte de Casanova et Douville cité dans la compilation de Michael Cross fait état des traits de caractère particuliers des Canadiens de l'époque de la Nouvelle-France, tirés des jugements d'une série d'observateurs, de La Hontan jusqu'à Bougainville. Or ce sont là choses connues et serinées depuis l'historiographie du XIXe siècle. Ce qui étonne, c'est qu'on n'ait jamais, depuis lors, tenté de dépasser le stade descriptif du fameux esprit d'indépendance des anciens Canadiens, pour en faire une analyse approfondie. Il y a là un blocage historiographique qui, je crois, n'est qu'un des aspects d'une conception foncièrement manichéenne de l'histoire de la Nouvelle-France.

A première vue, celle-ci, répétons-le, avait tout pour attirer l'approche frontériste: et d'abord une frontière extérieure qui ne peut faire autrement que capter l'attention par sa constante mobilité et son extension; un type d'homme sur lequel elle pèse de tout son poids, l'aventurier de l'Ouest qu'il soit missionnaire, coureur de bois ou militaire; les postes que cette frontière suscite et qui, à leur tour, pèsent lourdement, par l'implication des impérieuses nécessités de commerce et de défense, sur la frontière intérieure des seigneuries et du peuplement. Tout cela a toujours été parfaitement visible depuis Charlevoix.

Mais l'opposition Ouest-Est suppose un traitement dialectique et non pas moral. Or, pour nos historiens, le bien ne pouvait fleurir que dans la plaine du Saint-Laurent, à l'intérieur des enclos seigneurial et paroissial et sur l'exploitation de ressources diversifiées. Dans ces conditions, l'Ouest représentait le mal, responsable de la démesure territoriale de la colonie, de sa faiblesse chronique face à l'adversaire, de la "déperdition" de ses ressources humaines et financières. Plus concrètement, le mal c'était l'égoïsme des compagnies commerciales qui exploitaient une richesse de l'Ouest, c'était le paganisme du monde indigène que seul idéalement le médecin des âmes eût dû approcher, c'était la vie dissolue et inutile du coureur de bois. Le mal, c'était l'eau-de-vie-qui-fait-des-ravages-chez-les-Indiens, c'était

restait manifestement faux ou superficiel. Voir Morris Zaslow, "The Frontier Hypothesis in Recent Historiography", *The Canadian Historical Review*, XXIX, no 2 (juin 1948): 153-167; A. L. Burt, "The Frontier in The History of New France", *The Canadian Historical Association: Report of the Annual Meeting Held at London, May 22-24, 1940* (Toronto 1940): 93-99; Michael S. Cross, ed., *op. cit.*, 43-44.

la contrebande vers Albany, c'était la construction du fort Frontenac, l'empire de La Salle, le Détroit de Cadillac, les commissions de Vaudreuil, de La Jonquière, etc. ; un seul commun dénominateur à tout cela : l'Ouest.

Approche manichéenne, avons-nous dit. Bien sûr elle ne va pas sans nuances. Mais jusqu'à maintenant n'était-elle pas trop profondément ancrée pour permettre la réhabilitation de l'Ouest que présuppose l'étude de l'influence de la frontière. D'ailleurs, cette approche est reliée à un phénomène plus profond qu'il vaudrait la peine un jour d'élucider : la quasi-absolue dépendance des historiens canadiens-français d'un type de sources qui tend beaucoup plus à éclairer un idéal de colonisation qu'une réalité coloniale. S'appuyant sur la correspondance officielle qui définit une politique sur les édits et les ordonnances qui en sont le reflet législatif, sur les jugements du Conseil Souverain qui en représentait le contrôle judiciaire, nos historiens ont été insidieusement amenés à faire l'histoire de ce que *devait* être la Nouvelle-France aux yeux de ceux qui la dirigeaient, plutôt que de ce qu'elle a été dans le jeu complexe des forces qui s'exerçaient dans la vallée du Saint-Laurent. De la sorte, ils ont privilégié le plan et les programmes métropolitains de colonisation. Ils ont compris et décrit les institutions coloniales à partir des chartes et des édits royaux, les modifications qu'elles subissaient dans le milieu leur apparaissant avant tout comme une dérogation. Finalement, ils ont pris à leur compte l'image que les dirigeants locaux ou métropolitains projetaient de la société coloniale : les particularismes canadiens soulignés par les observateurs contemporains devenant des détails pittoresques qui agrémentent le récit. Avec une pareille orientation, dont il faudrait bien sûr faire une étude beaucoup plus approfondie mais qui reste, je crois, l'optique fondamentale de l'historiographie de la Nouvelle-France, la dialectique Ouest-Est avait fort peu de chances de trouver preneur.

* *
*

Il était naturel que la frontière canadienne à l'époque coloniale française fût étudiée par un historien comme William J. Eccles qui, d'une part, a subi moins que d'autres l'emprise et les préorientations de l'historiographie canadienne-française et qui, d'autre part, familier du frontiérisme, comme ses collègues anglo-canadiens ou américains, a sur eux l'avantage de s'être spécialisé en histoire de la Nouvelle-France et, par conséquent, de connaître ce dont il parle.

L'ouvrage du professeur Eccles, intitulé *The Canadian Frontier, 1534-1760*,⁵ fait partie de la série *Histories of The American Frontier* que dirige Ray Allen Billington, un frontériste américain de bonne réputation. A ce titre, le volume du professeur Eccles donne peut-être justement l'impression d'une œuvre commandée, c'est-à-dire d'une œuvre dont il faut respecter à l'avance le sens directeur, le cadre, l'échéance et l'éventuel public lecteur. En d'autres mots, elle n'apparaît pas tout à fait comme le fruit naturel d'une intime réflexion sur le problème de la frontière canadienne. En préface, Eccles écrit: "It has been quite impossible, given the imposed limitations on length, to provide a general history of New France as background; many important aspects had to be ignored or dealt with summarily, but an attempt was made to include enough to keep the events on, and the influence of, the frontier in a meaningful context. If the reader approaches the subject totally ignorant of the history of Canada, he will be at a disadvantage, but I do not consider that I can be held accountable for that."

Voilà peut-être qui explique l'allure un peu maladroite de l'œuvre. Eccles souhaite à son lecteur une connaissance suffisante en histoire de la Nouvelle-France pour comprendre les implications que suppose l'étude de la frontière. Mais il ne peut se résoudre — l'audience étant, on peut le supposer, largement américaine, donc ignorante — à passer sous silence des événements qui ont un rapport très lointain avec son propos.

Aussi, le déséquilibre interne de l'œuvre apparaît-il clairement dans les chapitres 2 (*New France, 1524-1629: A Commercial Outpost*) et 3 (*Commerce and Evangelism, 1632-1662*), où l'on retrouve le récit chronologique assez traditionaliste des origines de la Nouvelle-France que l'auteur parvient mal à articuler au thème de la frontière. Il eut été possible, dès cette époque, de souligner la dialectique Ouest-Est en opposant les deux types de colonies (comptoir et peuplement) qui prennent naissance. Déséquilibre aussi dans l'ensemble de l'œuvre, provenant de récits militaires trop appuyés. Le fait que ces combats se soient produits aux frontières commerciales de la Nouvelle-France justifie mal qu'on s'y attarde complaisamment. Tout cela vient de ce que l'œuvre poursuit trop de buts à la fois. Si, à la suite de sa propre impulsion, le professeur Eccles nous parlait

⁵ Publié chez Holt, Rinehart and Winston, New York, 1969. Il est à regretter que la compilation ci-haut mentionnée, pourtant parue en 1970, n'ait pu utiliser des extraits du livre du professeur Eccles. Elle se contente de le mentionner en bibliographie.

aujourd'hui de la frontière en Nouvelle-France, il y a fort à parier qu'il en résulterait un ouvrage d'un autre canevas, plus dense et mieux structuré.

Ceci dit, telle qu'elle est, l'œuvre est loin d'être négligeable et ouvre à l'historiographie des perspectives nouvelles et prometteuses.

“This book, déclare l'auteur dans sa préface, does not attempt to confirm or refute the Turner thesis. It seeks to define the term frontier in the Canadian context, to discover the motives of those who peopled it, to define what they brought to the frontier and what effects the frontier experience had on them collectively.”

Le livre s'ouvre sur une réflexion (*The Nature of Canadian Frontier*) qui cherche à mieux cerner les caractéristiques de la frontière canadienne aux XVIIe et XVIIIe siècles. Contrairement à la frontière coloniale américaine, la frontière canadienne est multiforme. Elle démarque les zones de peuplement, de commerce, de mission et de défense. Les frontières commerciale, religieuse et militaire finissent par s'identifier l'une à l'autre, formant une sorte de frontière extérieure dont la portée n'est pas limitative mais plutôt omnipénétrante (all-pervasive frontier, dit Eccles). En ce sens, on est à la frontière au Fort Frontenac; mais on y est aussi — et pas davantage — à Michilimackinac.

L'homme de cette frontière extérieure — qui n'est autre finalement que l'hinterland — a peu en commun avec le *frontierman* américain. Il ne détruit pas la nature, mais en fait son habitat temporaire. Il ne repousse pas l'Indien mais vit en relations étroites avec lui. Car c'est le monde indien qui lui donne sa raison d'être, qu'il soit missionnaire, coureur de bois ou militaire. Marqué par le milieu qui l'écrase (il y est minoritaire), il n'en conserve pas moins des rapports très étroits, avec l'autorité coloniale politique, économique ou religieuse, et avec la société coloniale dans la mesure où il revient plus ou moins régulièrement s'y retremper. A l'inverse, le *frontierman* américain est un sédentaire qui se hâte de modifier son nouveau milieu avec toute l'initiative que lui laisse une indépendance de fait de plus en plus grande à mesure que la frontière s'éloigne de l'autorité de l'Est.

On touche par là un des points les plus intéressants du problème de la frontière canadienne. Eccles écrit: “If the Anglo-American frontier is accepted as the norm, then Canada can

hardly be said to have had a frontier at all. Rather, it can be said to have been a metropolis, dominating the hinterland around it, and with a few incipient metropolises beginning to develop in the West at such points as Detroit and Michillimackinac, and in the Illinois country."

C'est le modèle du "métropolitanisme" qui souligne l'articulation économique étroite de l'Ouest à l'Est. Il est malheureux que le professeur Eccles n'ait pas cru bon de creuser davantage cette hypothèse qui l'aurait peut-être conduit à cerner le caractère le plus original de la frontière canadienne par rapport à celle des colonies voisines. Axé sur une économie qui n'était ni la monoculture des colonies de plantation ni l'exploitation diversifiée des colonies du Nord et du Centre, mais le *staple* de la fourrure, le Canada des XVII^e et XVIII^e siècles vivait à peu près exclusivement de sa frontière. Support essentiel, celle-ci restait étroitement dépendante des centres de décision politico-économique de l'Est. Ce contrôle serré en faisait une réalité unique en Amérique du Nord. Par ailleurs, par son importance, la frontière extérieure, l'hinterland, ne pouvait pas ne pas modifier l'orientation initiale, les institutions et la société de l'Est, c'est-à-dire de la frontière intérieure, celle du peuplement. En quel sens ? Voilà justement la réflexion qui manque dans le livre de Eccles, et qu'il importerait de poursuivre.

Bien sûr, Eccles pose la question : Quels sont les effets des conditions particulières de la frontière sur la civilisation canadienne ? Mais il ne la pose pas au niveau de la structure socio-économique de la Nouvelle-France, là où précisément elle serait susceptible d'amener les réponses les plus éclairantes. Il ne se demande pas quels sont les effets d'une frontière-hinterland, unique assise économique d'une colonie, sur une société planifiée en France, artificiellement vouée à la diversification économique et dotée d'institutions et de législation calquées sur celles d'Outre-Atlantique ou légèrement modifiées en fonction d'objectifs métropolitains ? ou, plus brièvement : quels sont les effets d'un imprévu bi-séculaire d'ordre structurel sur une société qui avait été conçue tout autrement ? Peut-être influencé malgré lui par la démarche historiographique américaine, Eccles se demande plutôt quels sont les effets de la vie, de l'activité, des réalisations de la frontière sur la société canadienne. Question plausible évidemment (primordiale dans le traitement de la frontière américaine qui n'est pas une frontière économique, mais une frontière de peuplement), mais question secondaire ou mieux subalterne en ce qui concerne le Canada. La réponse qu'on

y donnera ne sera pleinement satisfaisante que le jour où on aura pu expliciter les premiers effets de la dialectique fondamentale Ouest-Est en Nouvelle-France, c'est-à-dire le rapport de base arrière-pays/vallée du Saint-Laurent.

Décalé, le problème se pose pour Eccles de la façon suivante : il s'agit d'abord d'examiner ce que les colons apportent avec eux et de voir ensuite quelles transformations cet apport a subies, en prenant soin de départager les modifications imposées par la France elle-même, de celles qui résultent de l'influence de la frontière.

C'est l'objet des deux chapitres centraux de l'ouvrage : *Institutions and Environment* et *Society and The Frontier*. Dans le premier chapitre, après un rapide coup d'œil sur l'effort métropolitain de colonisation à l'époque de Talon, Eccles examine les raisons du faible peuplement canadien en regard de celui des colonies américaines. Selon lui, elles tiennent toutes à la France, à ses besoins de bras pour l'industrie et l'armée, à son manque de capitaux disponibles, "The chief aim of the newly rich middle class [being] to purchase a government post and then rise in the royal service and recoup the investment by means of fees or grants for faithful service." Ce trait de mentalité qui n'est pas nouveau dans notre historiographie n'en reste pas moins terriblement simplificateur. Même s'il n'était pas atténué par les nuances que les études les plus récentes sur la bourgeoisie française de l'Ancien Régime ont pu y apporter, de quel poids serait-il pour expliquer une situation aussi particularisée, aussi microscopique par rapport à la cause invoquée que celle de la Nouvelle-France ?

Eccles poursuit : "The capitalist notion that money should be invested in an industrial or commercial enterprise purely to make profit and the bulk of the profits plowed back to expand the enterprise, was quite alien to the dominant social values. It was chiefly for this reason that the economy of both France and New France expanded under the stimulus of the state and why New France became, under royal government, a military bureaucracy." Précisément dans une étude sur la frontière canadienne, l'auteur n'a-t-il pas perdu une belle occasion de montrer que tout autant que cette généralité sur le manque d'esprit capitaliste, la réalité même de l'hinterland canadien, qui n'était au fond qu'un réseau de traite, décourageait par la simplicité même du troc, la venue des immigrants, et, par son peu d'effets d'entraînement, l'utilisation des capitaux disponibles ? Bien sûr, une certaine Nouvelle-France ne pouvait se développer que grâce

à l'Etat. Mais c'était précisément cette Nouvelle-France que l'Etat avait voulue et qui parvenait si mal à entrer en symbiose avec sa propre frontière.

Pour Eccles, ce qui tient également à la France plutôt qu'à la frontière c'est tout l'appareil administratif mis en place à partir de 1663. Il en fait une étude très nuancée montrant que les rouages administratifs ne correspondent pas parfaitement à ce qu'ils sont en France dans la mesure où l'on a voulu ici instituer des réformes que des traditions séculaires rendaient impossibles là-bas, et concluant à une sorte de régime paternaliste fort soucieux des intérêts de chaque groupe, des désirs et des besoins du peuple. Quelle est l'influence de la frontière là-dessus ? Nul ne le sait encore et pour cause. Pour la connaître, il faudra ajouter à l'étude institutionnelle de l'appareil administratif celle de son fonctionnement dans la réalité; c'est-à-dire, par exemple, inventorier le contenu de la législation locale et des jugements des cours de justice, comme l'a fait récemment Jacques Mathieu dans un excellent article.⁶

Mais où alors déceler, dans l'état actuel des recherches, les effets de la frontière sur la société canadienne ? Eccles réussit (chapitre 5: *Society and The Frontier*) une admirable synthèse des traits de mentalité particuliers aux Canadiens de Nouvelle-France, à partir des observations des annalistes et mémorialistes contemporains. Ces traits, nous l'avons dit, sont connus depuis longtemps. Eccles nous en donne une des images les plus cohérentes que nous ayons eues jusqu'à maintenant. Esprit de liberté, paresse, courage, endurance, esprit guerrier, suffisance, goûts somptueux, imprévoyance, etc., dans quelle mesure ces caractéristiques qui paraissent distinguer le Canadien de son cousin de France portent-elles la marque de la frontière ? Pour certaines, l'influence du monde indien et de la sauvagerie de l'hinterland semble indéniable. Pour d'autres, il s'agirait plutôt d'effets qui dérivent de la terre abondante et bon marché. En somme, il faudrait voir dans l'ensemble l'influence conjuguée de la frontière extérieure et de la frontière intérieure; ce qui est fort plausible, mais qui restera à mieux fonder sur autre chose qu'une démarche descriptive et des présomptions de causalité.

A la fin du même chapitre, Eccles s'essaie à définir les principes de la hiérarchisation sociale en Nouvelle-France. Selon lui, ce sont les valeurs aristocratiques et militaires qui domi-

⁶ Jacques Mathieu, "La vie à Québec au milieu du XVII^e siècle. Etudes des sources", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXIII, no 3 (décembre 1969) : 404-424.

naient. A la base évidemment, il y avait la richesse à acquérir, mais ce n'était là que "one rung on the ladder". L'accession à la seigneurie, l'anoblissement et la promotion dans la carrière militaire conduisaient au faite de la société. On rejoint ici encore une fois cette fameuse élite coloniale aux quatre visages tour à tour mis en lumière par les historiens: celui du bourgeois, celui du seigneur, celui du noble et celui de l'officier. Si elle était vérifiée, l'hypothèse du professeur Eccles serait certes le plus bel exemple de la pénétration des valeurs les plus traditionnelles par celles de la frontière.⁷

Le reste de l'ouvrage est constitué du récit chronologique des événements en Nouvelle-France de 1663 à 1760, avec un accent très appuyé sur les faits de frontière. Rien de tout à fait nouveau dans cela, sauf peut-être une image inédite de la guerre de la Conquête dont les événements frontaliers ont été revalorisés.

Ce qui frappe cependant à la lecture de ces chapitres fort bien charpentés, c'est qu'ils contiennent vraiment l'essentiel du drame de la colonisation française en Amérique du Nord, bien qu'ils soient tous orientés sur l'hinterland. On comprend mieux jusqu'à quel point l'historiographie traditionnelle avait parfois brouillé les cartes en fixant son regard en deçà des limites de la frontière intérieure.

Par l'orientation de son étude sur les vastes espaces de la frontière extérieure, Eccles bouleverse le découpage chronologique traditionnel et en arrive à une périodisation nouvelle qui non seulement éclaire l'histoire de l'arrière-pays, mais celle de la colonisation française prise globalement. Les chapitres se suivent portant ces titres: *The Fur Trade Frontier, 1663-1700*; *The Imperial Frontier, 1700-1750*; *The Military Frontier, 1748-1760*. Ils racontent l'histoire d'une frontière de traite que la crise économique vient bouleverser en 1700, qui se maintient par la suite encadrée par les schémas impérialistes de la politique louisianaise et du plan de La Galissonnière, et qui, à la fin, se durcit militairement devant l'ultime menace de la colonisation rivale.

Mais qu'elle ait une coloration impérialiste ou militaire, c'est toujours la même frontière commerciale, indispensable à la survie de la vallée du Saint-Laurent.

⁷ Eccles a repris et développé ce thème dans un article intitulé: "The Social, Economic, and Political Significance of the Military Establishment in New France", *The Canadian Historical Review*, LII, no 1 (mars 1971): 1-22.

On rejoint ici l'essentiel qui déborde de beaucoup les cadres politiques chambardés par les événements de 1763. Eccles se sent forcé d'ajouter à son récit un épilogue intitulé: *The Closing of the Canadian Fur Trade Frontier*. C'est déjà le signe avant-coureur d'une époque où, pour vraiment comprendre, l'historien de la Nouvelle-France devra sortir des limites de la Conquête que la tradition historiographique lui a imposées.

JEAN BLAIN

Université de Montréal